

AUX LIMITES DE L'HUMAIN

Pour être lui-même, l'homme doit se nourrir des autres. Cette nécessité de l'échange est perçue tantôt comme une richesse, tantôt comme une menace. Le cannibalisme permet de penser cette ambivalence du lien interhumain. Rencontre à l'UNIL sur ces thèmes.

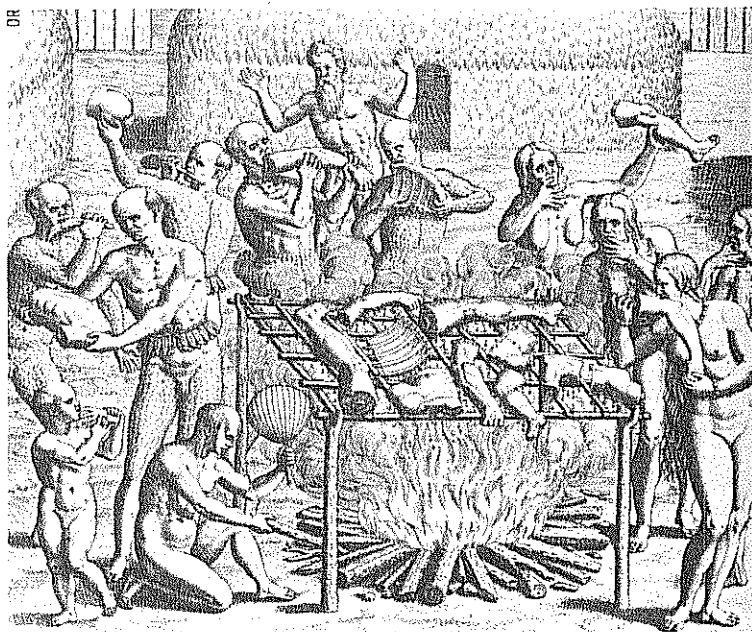
Le kamikaze protège sa bombe pour être bien sûr de la faire exploser au «bon» moment. Son but est de détruire celui qu'il ne reconnaît pas comme lui-même. Cet exemple de violence extrême vise à «rompre avec l'humanité de l'autre» pour emprunter une formulation de Mondher Kilani, professeur à l'UNIL et l'un des deux conférenciers invités à s'exprimer sur le thème «Violence extrême et plaisir de la dévoration».

Cette matinée publique de réflexion se déroulera le 29 novembre 2008 en guise d'amuse-bouche annonçant un congrès de l'Association internationale d'études médico-psychologiques et religieuses (AIEMPR). Présidé par la psychologue-psychothérapeute lausannoise Myriam Vaucher, ce dernier se tiendra du 6 au 10 juillet 2009 avec notamment une journée le 9 juillet dotée du label interdisciplinaire créé par l'Université de Lausanne, *Anthropos*. Maître d'enseignement et de recherche en psychologie, Muriel Gilbert est, avec le professeur Pierre-Yves Brandt, l'une des organisatrices de ces événements qui se dérouleront donc à l'UNIL et à Saint-Maurice en Valais. Pour en parler à *Uniscopes*, elle est venue avec un confrère responsable du groupe suisse AIEMPR, Emmanuel Schwab, docteur en psychologie de l'UNIL et théologien.

Peur de dévorer ou d'être dévoré

Ce dernier évoque notamment le conférencier qui donnera la réplique à l'anthropologue Mondher Kilani lors de la journée d'introduction du 29 novembre prochain à l'UNIL. Il s'agit du psychanalyste français Philippe Jeammet, pour qui la «menace identitaire» représentée par le besoin de l'autre peut mener précisément au désir de détruire cet autre nous renvoyant à nos manques, à notre dépendance. «La violence de certains adolescents peut être interprétée ainsi, explique Emmanuel Schwab, en ce sens que leur insécurité intérieure les jette dans les bras de l'autre, le plus souvent leurs parents, et engendre du même coup une violence envers cet autre dont ils se sentent dépendants. Dans la rencontre amoureuse, on peut également trouver cette

angoisse d'être dévoré qui va parfois jusqu'au refus d'investir le lien. Il y a aussi des adolescents totalement désinsérés, qui ne peuvent entrer en relation avec une personne sans craindre de la réduire à néant, de l'utiliser dans un sens perçu uniquement comme destructeur.» L'enjeu de la psychanalyse comme



Une description du cannibalisme au Brésil réalisée par l'aventurier allemand Hans Staden.

de la culture sur un plan plus collectif consiste alors à tenter de rendre conscientes ces ambivalences dans les relations interhumaines, notre barbarie interne «jusque dans le lien de la mère et du bébé», précise Emmanuel Schwab, comme s'il fallait penser ces craintes liées à l'insécurité de toute relation pour arriver à les dépasser et à se nourrir de l'autre dans le plaisir et la richesse de l'échange.

Notre « horizon cannibale »

Le cannibalisme symbolique et tel qu'il a été effectivement mis en œuvre dans certaines sociétés permet de penser les limites de l'humain, estime pour sa part Mondher Kilani. Il s'agit de «construire l'humain», d'instaurer à travers ce rituel «une relation à l'autre». L'anthropologue met à part les situations extrêmes où des naufragés, par exemple, sont obligés pour survivre de manger un compagnon décédé, et parle alors plutôt d'anthropophagie. Le cannibalisme relève de la culture et pose la question de

la construction et de la destruction du lien social. Construction car «on ne mange pas n'importe qui, mais quelqu'un qu'on estime». L'ambivalence reste à l'œuvre pourtant. En effet, cette «raison sacrificielle» invoquant le droit de tuer impunément (par une sorte d'autorisation divine) postule le consentement fantasmé de la victime. Mondher Kilani effectue d'ailleurs volontiers une comparaison entre ces pratiques et notre propre «horizon cannibale» qui s'exprime dans l'abattage et la consommation des animaux, voire dans la greffe d'organe...

Si le cannibale recherche en l'autre «un surcroît d'humanité qui lui manquerait», la violence extrême terroriste, guerrière ou génocidaire, tout comme certaines terreur imposées au quoti-dien (violence domestique, sur le lieu de travail ou dans certaines cités, par exemple) visent plutôt à «se passer de l'autre» considéré comme un ennemi radical. Pourtant, même dans cette absolue négation de l'échange interhumain, l'anthropologue observe encore une dialectique entre destruction et construction, une construction paradoxale qui cherche à légitimer l'intolérable à travers un discours propre à déshumaniser l'autre. «Dans l'anéantissement de l'autre, il y aurait également production de l'humain, mais un humain fondé sur l'absence d'un extérieur», souligne Mondher Kilani.

A l'évocation de cet anéantissement, on songe notamment à la manière progressive avec laquelle Goebbels a distillé la haine des juifs dans l'Allemagne nazie, une stratégie qu'il revendiquait comme une façon d'habituer les simples citoyens à la persécution des juifs et de les amener ainsi petit à petit à accepter l'innommable.

Nadine Richon

Samedi 29 novembre 2008 de 9h00 à 12h30
«Violence extrême et plaisir de la dévoration»
UNIL, bâtiment Anthropole, salle 2024.
Entrée : 30 francs (étudiants : 15 francs).

www.aiempr.org